

Les ONG occidentales sont-elles des reliquats d'impérialisme dans les pays du Sud? Le comportement des acteurs humanitaires est-il le signe d'une vision néocoloniale de l'aide? Et si nous demandions aux populations locales comment elles perçoivent cette présence et ces actions sur leur terrain? Faut-il "désoccidentaliser" l'aide?

Les ONG aux frontières de l'impérialisme

“Les humanitaires s’autoglorifient de leur présence : ils pensent faire le bien de l’humanité à leur niveau.”

Nous ne parlerons pas ici de toutes les ONG. Le monde des ONG est en effet très complexe, constitué de nombreuses associations de tailles variables, aux objectifs et aux procédés très différents. Ces associations ont beaucoup évolué ces dernières années : *ownership*, participation, *empowerment*, sont devenus les axes centraux autour desquels se construisent leurs actions sur le terrain, pensées en intelligence collective. Ces ONG entretiennent le plus souvent de bonnes relations avec les populations locales, pleinement associées à leurs projets. Les griefs subsistants concernent principalement les grandes ONG – surtout les ONG médicales – qui restent



L'historicité des sociétés bénéficiaires

Pour l'africaniste Göran Hydén¹, l'un des problèmes majeurs de l'aide humanitaire aujourd'hui réside dans le fait qu'elle a perdu la conscience de l'historicité des sociétés bénéficiaires, conscience qui fondait une approche contextualisée. Elle aurait rompu avec cette tradition pour privilégier une politique d'immédiateté, de “parachutage” de l'aide : « Les premières théories (du développement) partaient du principe selon lequel la transformation des forces productives était un prérequis au développement. Par exemple, la

réduction de la pauvreté dans les années 1970 était focalisée sur la redistribution des ressources essentielles. Ces théories acceptaient que le développement était un processus de transformation sociale qui prenait du temps, qui n'était pas linéaire. » Or, poursuit Hydén, « les analyses actuelles du développement comparent tous les pays au moment présent, s'attendant à ce que tout le monde soit capable de faire la même chose ici et maintenant. Le développement a été transformé en une série d'indicateurs décontextualisés. Cela mène inévitablement à des objectifs irréalistes, à des pressions maladroites sur les bénéficiaires et à une grande déception lorsque les choses ne prennent pas la tournure que nous avons imaginée. »

¹ *Foreign Aid: What Happened to Development?*, Göran Hydén, in *Danish Foreign Policy Yearbook*, Danish Institute for International Studies, 2011, pp. 130-155

“Les acteurs du Sud souffrent des dictats du Nord : c’est le Nord qui a les moyens financiers, c’est le Nord qui est crédible, c’est le Nord parle dans les forums internationaux.”



© KASTO - WIKIMEDIA



Rony Brauman

imprégnées d’une vision occidentale de l’action humanitaire et qui font de ce fait l’objet de vives critiques, fondant le discours anti-occidental de certains.

Des super-héros occidentaux

Pour Michel Galy, l’un des administrateurs d’Action contre la faim, s’exprimant ici à titre personnel, cette vision occidentale se caractérise à travers la notion de progrès qui, aux yeux de certains acteurs, ne pourrait avoir lieu qu’avec leur contribution et ne pourrait conduire qu’à leur modèle sociétal. Il témoigne de son expérience à Madagascar : « Les acteurs humanitaires là-bas semblaient s’autoglorifier de leur présence. Les jeunes Occidentaux pensaient qu’ils apportaient aux Malgaches ce que ne pouvait pas leur donner la société malgache. Ils avaient le sentiment de faire le bien de l’humanité à leur niveau. » Selon Rony Brauman, ancien président de MSF

France (1982-1994) et actuellement directeur de recherches à la Fondation MSF, c’est l’idéologie même du développement qui conditionne cette vision idéalisée de l’action humanitaire : « On a toujours utilisé le mot “développement” comme un synonyme de “rattrapage”. Le “développement”, c’est d’abord une façon de mettre les bouchées double dans la marche vers le progrès, qui emprunte une voie venue de l’extérieur et menant vers un modèle extérieur. » C’est ce que Philippe De Leener (*voir cadre 3*), président d’Inter-Mondes Belgique, appelle l’“injonction paradoxale d’altérité” : « Tout ce que nous avons vécu comme bien pour nous, tout ce que nous considérons comme des progrès pour notre société, notamment sur le plan des droits humains, nous voulons l’imposer chez les autres. Nous leur disons que nous adorons leurs coutumes locales mais en même temps nous les encourageons à abandonner ce qu’ils font et nous leur expliquons comment devenir et faire comme nous. Nous projetons sur l’autre un idéal de nous que nous sommes incapables d’atteindre nous-mêmes. »

Des ghettos humanitaires

Par ailleurs, ces humanitaires se coupent souvent d'un monde dans lequel ils sont censés s'immerger. Se retrouvant entre eux après le travail, ils sont voisins, vont volontiers boire un verre ou partent en excursion entre Blancs. Les populations locales déplorent l'existence de "ghettos humanitaires". Certes, ce repli répond parfois à des impératifs sécuritaires, mais il se maintient souvent au-delà des périodes de crise. On se retrouve alors dans des situations aussi absurdes que contre-productives. En témoigne Michel Galy, qui revient sur son expérience en Haïti : « Il y a là des ONG qui pratiquent des règles de sécurité excessives, comme dans une période de guerre, notamment dans les quartiers de Cité Soleil. Les acteurs humanitaires doivent par exemple téléphoner du matin au soir pour dire où ils se rendent. Ils doivent toujours être au moins deux et ne pas porter de sac. Les conséquences de ces règles de sécurité excessives dans ce pays qui a été touché par un terrible tremblement de terre, mais qui n'est pas en guerre, c'est que certains humanitaires occidentaux sont complètement isolés dans des sortes de forteresse. »

Une force blanche

Le repli sur soi de certains acteurs humanitaires occidentaux est aussi un réflexe naturel de regroupement entre pairs, comme l'explique Philippe Ryfman, qui coordonne les enseignements du Pôle ONG et humanitaire du Département de Science Politique de la Sorbonne : « Il est naturel que les acteurs humanitaires se retrouvent entre eux. Ils partagent des pratiques de travail, et ont des intérêts en commun. Il y a aussi une plus grande solidarité du fait de la mobilité de ces agents. Ils circulent, se croisent et se recroisent. Cela renforce l'entre-soi. » C'est aussi ce que constate Michel Galy¹ : « Le milieu humanitaire est un "univers professionnel", à la fois cohérent et délocalisé : ces 300 000 personnes dans le monde, aux 3/4 occidentales, ont des pratiques communes, des formations similaires – quoique les valeurs, les détails des projets et des ONG diffèrent sensiblement – cette praxis correspond à un habitus, dont l'insolent 4x4 est un emblème justement de marque, mais dont la socialisation au quotidien (des "guest house" aux téléphones satellites, des "laptop" aux

¹ « *Quel sahel pour les humanitaires* » Michel Galy, in *Grotius International*, juillet 2013 »





restaurants ou boîtes de nuit...) se rapproche fort des "coopérants" et des fameux "U.N." avec lesquels tout humanitaire entretient des rapports d'amour/haine caractéristiques, avant pour certains de s'y assimiler... » Certains humanitaires constitueraient ainsi une "force blanche", parfois fortement détachée des réalités locales. Pour Michel Galy, (il vise surtout les acteurs des grandes ONG médicales) ils adopteraient une attitude de *cow-boy* dans les pays du Sud, parachutant une aide pensée de manière unilatérale. C'est l'un des travers majeurs dénoncé par Léon Koungou, chercheur au département des sciences politiques de la FUNDP (Namur), spécialisé en relations internationales et stratégie. Il dénonce également les grandes ONG médicales : « De nombreuses ONG occidentales pèchent par un excès de centralisation. Je pense notamment à Médecins du Monde, qui développe des actions pensées très loin du terrain, dans des capitales

occidentales. L'ONG envoie ensuite sur place des coopérants chargés d'appliquer ces politiques qui n'ont pas de continuité après leur retour au pays. Et quand il existe bien un partenariat avec des associations du Sud, il s'agit souvent d'un partenariat de façade. Les acteurs du Sud souffrent souvent des dictats des ONG du Nord : c'est le Nord qui a les moyens financiers, c'est le Nord qui est crédible, c'est le Nord qui a la possibilité de parler dans certains forums où l'on pourrait mobiliser des fonds. Les partenaires du Sud sont infantilisés. Ils regrettent souvent de n'avoir pas assez de moyens pour perpétuer les actions entreprises avec leurs collègues du Nord. Il faut multiplier les relais sur place. »^{NB}

Le cow-boy assumé

Les propos font écho à la polémique qui avait éclaté au sujet du déploiement de l'aide médicale occidentale dans le cadre

N.B. : Médecins du Monde est né sous l'impulsion de Bernard Kouchner, fervent défenseur (et l'un des penseurs) du concept de droit d'ingérence humanitaire, en rupture sur ce point avec Médecins sans Frontières qui estime que ce droit s'oppose au devoir de neutralité des ONG. Ce droit d'ingérence, qui implique que certaines circonstances sanitaires exceptionnelles autorisent la remise en question de la souveraineté des États, est l'une des raisons pour lesquelles Médecins du Monde est souvent prise pour cible des critiques anti-impérialistes.



Michel Galy



Pénélope Larzillière



© KAIKORO - FOTOLIA

Une histoire de manioc

Philippe De Leener nous livre un témoignage édifiant de ses débuts dans la coopération : « Dans le cadre de mes études d'agronomie à l'UCL, en 1978, j'ai été impliqué dans un programme de recherches IITA, au Nigéria. »

« Je devais éradiquer une maladie du manioc. Mes parcelles d'essai étaient voisines de champs d'agriculteurs

nigériens. Un jour, frappé par la gravité de la maladie dans leur manioc, j'ai confié mes préoccupations à l'un d'eux. Il se demandait aussi ce que je faisais avec mon manioc, immangeable. Il trouvait son manioc parfait. Lui aussi, il faisait de la recherche, mais pour aggraver la maladie. Sa femme rencontrait un grand succès avec ses feuilles sur le marché, en raison de leur goût particulier. En réalité, son manioc était deux fois

plus rentable que le mien. Je me suis alors demandé pourquoi j'étais là. En multipliant les contacts avec les agriculteurs locaux, j'ai découvert un autre monde, une autre logique de travail, une toute autre conception de l'agriculture. Cela m'a convaincu que ce que j'apprenais à l'université était en porte-à-faux avec la réalité vécue par ceux à qui nous étions censés destiner les produits de nos recherches. »



Damien Hazard

du séisme en Haïti. Nombreux étaient alors ceux qui avaient crié à l'impérialisme, dénonçant l'absence de collaboration entre les ONG occidentales actives sur place et les associations locales. À cette occasion, Rony Brauman s'était opposé à des critiques

qui faisaient fi, selon lui, de la réalité du terrain, plongé dans le chaos. C'est là que le *cow-boy* humanitaire prend tout son sens, légitime Brauman : « Bien sûr, on a des *cow-boys* chez MSF. J'ai personnellement aussi cultivé le genre *cow-boy*. Je ne le rejette pas. Il a ses mérites dans des situations dangereuses ou chaotiques. Le *cow-boy*, c'est celui qui fonce. Il se fraie un chemin. Dans certains endroits, il a rendu des services et il n'était pas inapproprié. Je pense notamment à la crise suscitée par le tremblement de terre en Haïti. 15 000 procédures chirurgicales ont été accomplies. Peu de gens semblent mesurer ce que cela représente réellement. On peut compter les précédents sur les doigts d'une main. Les critiques qui ont porté sur l'absence de coordination des acteurs de l'aide me semblent peu recevables. On ne peut pas reprocher à quelqu'un de ne pas faire l'impossible. Il fallait improviser dans le désordre. C'est là que l'esprit *cow-boy* a son intérêt. »

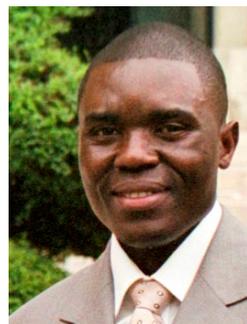
“Le geste humanitaire s’inscrit très nettement dans un contexte de domination ou de référence à l’impérialisme.”

Une asymétrie inévitable

Le comportement de *cow-boy* serait donc efficace, voire nécessaire, dans des situations d’urgence. En revanche, érigé en *modus operandi* générique, il peut causer beaucoup de dégâts. Notamment dans les projets à long terme. Il paraît évident que la durabilité d’un projet repose sur l’appropriation de celui-ci et, dès lors, sur un véritable travail de partenariat. Celui-ci suppose-t-il toutefois une relation de symétrie entre les acteurs humanitaires occidentaux et les populations locales, symétrie qui se dresserait comme un rempart à l’impérialisme ? Nos interlocuteurs ne le croient pas. Pénélope Larzillière, sociologue chargée de recherche à l’Institut de recherche sur le développement (IRD) : « Qu’on le veuille ou non, le geste humanitaire s’inscrit très nettement dans un contexte de domination ou de référence à l’impérialisme pour les populations locales. Il est nécessairement asymétrique. » Michel Galy partage cet avis : « Il y a une antinomie entre le mode de fonctionnement des grandes ONG occidentales et la volonté d’instaurer des relations de réciprocité. La symétrie n’est possible que

dans le cadre d’une immersion de longue haleine. Par exemple, à Madagascar, j’ai vu des prêtres catholiques ou des sœurs parlant malgache, qui avaient consacré trente ans de leur vie à structurer des quartiers entiers. Ce mode de vie est inenvisageable pour les grandes ONG occidentales. Le taux moyen de *turnover* au sein des ONG là-bas doit être d’un an maximum. »

Pour Rony Brauman, même si le pays d’origine des acteurs humanitaires – ancienne puissance coloniale ou pays associé au colonialisme – est un facteur déterminant de l’asymétrie des relations entre coopérant et bénéficiaire, il n’est pas le seul. Le statut social lié à l’activité humanitaire est tout aussi décisif : « Une bonne moitié de nos équipes en Afrique est africaine : cela ne corrige pas toujours l’asymétrie. Nos équipes africaines sont composées de gens qui ont acquis un statut social enviable. Elles peuvent



Léon Koungou



Philippe De Leener

Les ONG brésiliennes : un modèle alternatif ?

Le Brésil est un jeune acteur de la coopération internationale. Pour Damien Hazard, l’un des directeurs exécutifs de l’Association brésilienne des organisations non gouvernementales (Abong), cette fraîcheur est un atout à plusieurs niveaux : « Issues de l’hémisphère Sud, les ONG brésiliennes jouissent d’une sympathie liée à une similarité de contexte, sous bien des aspects, avec les pays africains. Le Brésil est aussi innovant dans ses approches : il est à la pointe sur le plan de l’*empowerment* et des méthodologies participatives. Il a réussi à mettre en place des politiques participatives qui ne soient pas une illusion de la participation. Sa proximité avec les populations cibles est par ailleurs renforcée par une communauté langagière qui lie le Brésil et les pays africains lusophones. Non seulement on parle la même langue, mais celle-ci est populaire, contrairement au français et à l’anglais qui souvent apparaissent comme un instrument d’impérialisme linguistique, même dans les grandes rencontres de la société civile comme le FSM. Le fait que le Brésil n’ait pas (/plus) une langue impérialiste favorise le rapprochement des ONG lusophones à travers le monde. »



“Les meilleurs partenariats sont ceux où il y a du conflit, où l'on n'est pas d'accord et où l'on travaille les désaccords.”

être perçues comme tout aussi invasives et intrusives que les Occidentaux. La question de la réciprocité reste posée dans les mêmes termes. »

Le travestissement des humanitaires

Le geste humanitaire donne donc le ton de la hiérarchie qui se met en place entre les coopérants et les populations locales. Il serait inutile de tenter de l'atténuer en multipliant les artifices destinés à effacer les différences qui distinguent les premiers des seconds. Or c'est bien le piège dans lequel tombent certains. Michel Galy : « Quelques acteurs humanitaires se laissent aller à une sorte de mimétisme sauvage. Dans certaines ONG médicales, les acteurs humanitaires portent le pakol (béret traditionnel pachtoune). Au Proche-Orient, ils portent le keffieh ou la djellaba. Il y a une sorte d'Afrique à usage du Blanc en voyage. Les expatriés blancs s'achètent par exemple des petites babioles fabriquées à l'usage des Occidentaux, mais qui ne s'inscrivent pas dans la tradition villageoise. Ils font un effort un peu mala-

droit de s'inculturer. » Ce que Pénélope Larzillière qualifie de “travestissement des humanitaires occidentaux” serait contre-productif et aurait des répercussions plutôt négatives sur l'image de ces humanitaires : « Une neutralisation apparente des valeurs ou des comportements occidentaux dans le but de “faire comme” les gens sur place est souvent considérée comme une tromperie sur les vrais objectifs de l'ONG. Il est mieux accepté d'assumer d'où on vient, qui on est, ce qu'on fait dans l'ONG. Une attitude respectueuse et attentive, qui ne se nie pas pour autant. »

Une autre forme de réciprocité

Philippe De Leener met aussi en garde contre les faux-semblants : « Ce qui est caractéristique et souvent dramatique pour les partenariats, c'est le déni du conflit. Comme si les partenariats devaient être tranquilles, sans histoires. Alors qu'en réalité, les conflits sont la principale ressource du partenariat. Les meilleurs partenariats sont ceux où il y a du conflit, où l'on n'est pas



© PEETER VISIMAA ISTOCK

d'accord et où l'on travaille les désaccords. Le conflit travaillé permet de découvrir une facette cachée de nous-mêmes et une facette cachée de l'autre. L'autre, par sa différence, nous offre quelque chose de tellement différent que cela nous oblige à nous questionner sur notre manière d'être, de penser ou de faire. Pourquoi pensons-nous comme ça ? D'où ça vient ? L'interpellation mutuelle est pour moi l'une des principales vocations d'un partenariat. On peut puiser dans le constat partagé d'altérité une source de réciprocité : ce qui fonde la différence de l'autre peut nous faire avancer sur la compréhension de nous-mêmes, de nos propres questionnements. »

C'est aussi en ce sens que Léon Koungou perçoit la réciprocité : « Il faut intégrer que la réciprocité de la coopération peut revêtir une dimension culturelle. Les partenaires

du Sud semblent souvent se positionner dans une dimension d'assistanat, comme s'ils ne pouvaient rien apporter au Nord. Même au niveau de la représentation, nous avons l'impression que l'idée la meilleure ne peut venir que du Nord. Or, le partenaire du Sud peut apporter beaucoup de choses au Nord par ses différences. Qu'apprend-on véritablement de ces sociétés qui offrent, par exemple, une alternative à l'individualisme patent des sociétés du Nord ? Les sociétés du Sud ont dû rivaliser d'imagination pour pallier l'absence de l'État dans de nombreux domaines et développer des réseaux de solidarité alternatifs. Le Nord peut y trouver une source d'inspiration pour se renouveler dans ces domaines. »

CÉLINE PRÉAUX

en savoir +

Lecture

Mission civilisatrice, ingérence humanitaire, Rony Brauman, in *Le monde diplomatique*, septembre 2005

Quel sahel pour les humanitaires, Michel Galy, in *Grotius International*, juillet 2013

Foreign Aid: What Happened to Development?, Göran Hydén, in *Danish Foreign Policy Yearbook*, Danish Institute for International Studies, 2011, pp. 130-155

Désoccidentaliser l'aide internationale, Léon Koungou, in *Le Monde diplomatique*, mai 2013

Au risque du refus? Pénélope Larzillière et Michel Galy, in *Humanitaire*, n° 24, mars 2010

Annual NGO ranking shows that the "white savior" status quo remains intact, in *Africa is A Country*, 13 mai 2015

Débat n'GO

Doit-on renoncer à l'idéal de réciprocité entre acteurs humanitaires et populations locales ou faut-il repenser les formes que peuvent prendre celle-ci ? Faut-il lutter contre le repli sur soi des acteurs humanitaires ou l'accepter comme un phénomène naturel et parfois obligatoire ? Existe-t-il un "despotisme du Nord" ? Comment nouer de véritables partenariats ? A-t-on parfois besoin de *cow-boys* ou sont-ils à proscrire en toute circonstance ?

Rony Brauman, Philippe De Leener et Léon Koungou viendront en débattre avec vous le 15 juin, de 12h à 14h.

Inscrivez-vous gratuitement
au débat n'GO ici